

vallée va s'élargissant vers le delta que forme Oil-Creek. Dans les tranchées taillées dans le roc pour le chemin de fer, vous apercevez les restes pétrifiés de ce qui fut autrefois d'épaisses forêts. Ces arbres d'une époque oubliée sont là accumulés, comme ils sont tombés sans doute au jour du grand cataclysme. On suit parfaitement les couches annulaires de leurs troncs, et l'on peut étudier leurs écorces rugueuses. Ces forêts enselevies ne sont pas à plus de 12 ou 15 verges au-dessous de la surface du sol. Personne cependant, comme nous le disions plus haut, ne songe à s'en inquiéter au point de vue de la science, non plus que de cent autres faits géologiques et minéralogiques que les sondages des puits mettent tous les jours en lumière. La seule chose qui ait le privilège d'occuper les esprits des habitants, c'est le pétrole et rien que le pétrole.

Il n'est pas de lieu au monde où se voient réunies tant de preuves d'apathie et de vigueur, d'activité et d'indolence, de richesse et de malpropreté. Celle-ci toutefois est une espèce de livrée que tout le monde porte indistinctement. La population toute entière d'Oil-City est couverte de haillons, de boue et de graisse ; mais la population sans exception est plus ou moins prospère, et, comme règle générale, plus ou moins riche. Il n'y a que ceux qui s'enrichissent rapidement qui vivent dans cet océan d'huile, et tous savent du reste que les plus vieilles défroques sont assez bonnes pour la saleté au milieu de laquelle ils s'agitent. Ainsi deux notions sont inséparables dans l'opinion publique, à savoir : que tous ceux qui habitent le royaume de l'huile sont sales et déguenillés, et que tous sont riches. La vérité de la première partie de cette proposition saute aux yeux de quiconque met le pied en Pétrolie, et la seconde, généralement parlant, ne manque pas non plus d'une certaine justesse.

Vous descendez de voiture dans une complète mer de boue, une boue d'une profondeur et d'une ténacité sans pareilles. Il y en a toujours deux ou trois pieds sur ce qu'on appelle les routes. De temps en temps la saillie d'une série de bornes grossières, destinées à aider les passants à traverser, vient trancher sur la monotonie de ces marécages. Alors à côté de ces obstacles s'amoncellent des débris de vaisselle, des tessons de bouteilles, de vieilles caisses de conserves, des boîtes de sardines vides, des os, des fragments de barriques ou de chariots brisés, etc. Ces indications de civilisation sont aussi variées qu'intermittentes, car la ville proprement dite n'est qu'une longue rue tortueuse, bâtie à plat entre la rivière et la haute colline escarpée qui la borde.